

Bibliothèque numérique

medic@

**Robach, Louis. - Mémoires. Tome III,
Paris, l'Ecole dentaire**

1948-1950 (circa).



Droits de propriété intellectuelle © G. Robach . -
Document © G. Robach

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?extrobach003>

20 Centavos

N.º 268

16 HOJAS

Paris _ l'école dentaire _

- III -

CUADERNO BARRERO

PAPEL HILO

EXTRA
STRONG

7 Mai 50
1 Fev - 54

1952 - Gérald - Marcel.
19-9 - 1953 James - Carmen - Pi - Léga - Bella -

Paris - Mes études - 1894-1897 -

J'ai raconté dans un autre chapitre comment, destiné à la chemiserie, j'avais changé mon fusil d'épaulé -

- Plus loin, les péripéties de mon service militaire, de 1891 à 1894, et j'arrive à ma profession en commençant par l'école dentaire, de 1894 à 1897 -

- Libéré du service militaire le 24 Septembre 1894, j'ai tenu, avant de rentrer à la maison, à faire un petit voyage à prix réduit - Quittant le bureau du trésorier comme premier secrétaire il m'avait été facile d'emporter suffisamment de feuilles de route et de fausses permissions pour effectuer régulièrement un Tour de France en uniforme -

- Parti sur Bordeaux j'y ai reçu avec intérêt ce grand port et les grands bateaux ; j'ai même visité "Le Chili" -

- de là à Condom où, cette fois j'ai vu ma fiancée, chez les Dubord, à l'insu de ses parents. - de Condom je suis parti sur Marseille avec un arrêt à Toulouse. - Marseille m'a plu beaucoup ; j'y ai fait à pied le tour de la Corniche et une visite, en canot à vapeur, au château d'If, auquel Alexandre Dumas a fait une célébrité. - de Marseille j'ai filé sur Lyon où se tenait une grande exposition, très intéressante. - dans ce centre d'industries de la soie j'ai pu suivre le fil

depuis le cocan jusqu'à la pièce de tissu, par le dévidage, l'assemblage, le bobinage, le tissage, etc. - Mais ce qui m'avait le plus intéressé c'était le pavillon de la maison allemande: Krupp - : toute une tourelle cuirassée, de marine, avec 2 énormes canons, environ 300 tonnes, qu'un enfant de 4 ans faisait pivoter -

- Tout était intéressant mais il m'avait fallu 6 journées pour tout voir alors que je ne suis resté à Lyon que deux jours - y compris la visite de la ville: N.D. de Fourvières, le parc, etc. -

- Et je suis rentré à Besançon, assez inquiet de l'accueil que me ferait mon Père. Il a été normal, sans effusion et sans allusion au passé; il était admis que j'étais à l'école dentaire et je n'ai pas repris les ciseaux -

- Pendant deux mois et demi j'ai fait semblant d'étudier le livre de Paul Dubois, et chez Calame j'apprenais la prothèse, un peu en amateur; j'étais plus souvent dehors qu'à l'atelier - Emile Calame ne faisait pas de beau travail et il le faisait sans soins; de plus il était large avec ses amis et intéressé pour ses fournitures; combien de fois il m'a donné 5 francs, parfois 10. pour aller chercher du fil d'or rond à la société des monteurs de boîtes -

- On faisait du piètre travail mais j'ai appris quand même les principes puis que j'ai pu me placer comme mécanicien. dès mon arrivée à Paris et que j'ai tenu la place -

- Le 20 Décembre 1894 je partais pour l'école dentaire

de Paris avec Jules Calame ; il était convenu que nous habiterions ensemble pour diminuer les frais et Emile m'avait dit : tu n'auras pas besoin d'acheter des livres et des crayons, tu te serviras de ceux de Jules - Du côté de mon Père, j'ai reçu à titre de prêt : les 20 francs du voyage et 600 francs, contre lesquels il me présenta à signer un billet à ordre de 600 francs, à intérêts composés 5% payable en 1904. Soit dans 10 ans (il escomptait un peu vite mes gains futurs) - Quand j'ai eu signé il me déclara que par mesure de sécurité il allait m'en faire signer un 2^e semblable mais qu'il ne me le réclamerait pas !!! et en effet j'ai signé ce 2^e billet semblable au premier ; - Bien entendu je n'ai reçu que 600 francs et le voyage - De plus il me donna une preuve de sollicitude paternelle ! dans la crainte que je n'en trouve pas à Paris et lui disant pour m'éviter des frais il avait acheté un vieux lit pliant chez Frank, le frippier de la rue de l'Ecole ; ce que ce lit avait de particulier c'était sa largeur, environ 75 centimètres ! - mon Père n'avait pas oublié l'oraison dominicale : Et ne nos inducas in tentationem ! - - Quand il fut plié en forme de cage on y mit mon matelas de l'Escaillon en le refoulant parce qu'il était de largeur normale, puis une couverture et des draps - C'est aussi mon Père qui fit l'expédition en port dû ! de sorte qu'il m'a

coûté plus cher que les 6 francs d'achat chez le vieux Frank.

- Avant de partir j'avais fait passer à celle que je considérais comme ma fiancée, ce que mes parents ignoraient, deux mots pour lui recommander de ne jamais m'écrire à la maison; mais c'était une tête de linotte car elle le fit 5 jours après mon départ - - J'ai eu l'avantage de ne pas entendre trembler les vitres du 103 - mais le 1^{er} Janvier, je recevais de l'auteur de mes jours une lettre recommandée - - A son épaisseur j'ai eu un instant l'illusion qu'elle était alourdie par quelque mandat! Non - c'était seulement une tartine de 15 pages!

- Evidemment mon Père avait ouvert la lettre et appris que j'avais une affection - Quel crime abominable! écrivait La Fontaine; on me le fit bien voir, non pas comme à l'oreille de la fable car il y avait 407 kilomètres entre nous mais il y avait de quoi comprendre - -

- J'ai dit tout à l'heure que j'avais reçu une lettre recommandée, ce n'est pas tout à fait exact; j'ai d'abord reçu une lettre de ma sœur Marguerite, craignant la mienne de fin d'année et me disant: « papa t'écrit à part, tu vas chercher la lettre qui est recommandée au bureau de poste de la rue Jean Jacques Rousseau -

- C'est donc sur les marches de la poste centrale que j'ai savouré la missive, jusqu'à la fin! au risque

de prendre froid, car le sol était blanc de neige —

— Deux pages de reproches ! tout ce que sa haine avait pu emmagasiner depuis 20 ans et qu'il me déversait à l'occasion de la nouvelle année — J'étais déjà philosophe, cela ne m'a pas touché — Au contraire, jeme suis remémoré toutes les satisfactions que je lui avais procurées, et je suis rentré pour lui répondre + très calme ; il m'a suffi de quelques lignes que résume cette phrase de Daumessonil : « j'y suis, j'y reste ! » —

— A la suite des reproches il y avait une proposition, ou plutôt une solution qui mérite d'être signalée : « Inutile de rester à Paris pour te ruiner la santé !! tu n'as qu'à rentrer à la maison, il y aura du travail pour deux, tu feras le voyageur et en rentrant tu couperas les chemises ; dans les montagnes du Jura, où il n'y a pas de chemins de fer les paysans qui exploitent les forêts et vendent des fromages sont riches, il y a de l'or à gagner !! — fermes le ban ! — Quand mes héritiers liront ces lignes ils les trouveront très logiques ; mais, au risque de les faire rire je vais y ajouter l'emploi du temps, sous entendu —

— Il était indispensable de partir par le 1^{er} train, à 5^h.24 du matin, par conséquent de se lever à 4^h.14 — je devais arriver à Gilley ou Morveau aux environs de 8 heures —

— Et me voila parti par monts et par vaux avec une

valise à la main ; une valise assez grande pour contenir les échantillons ainsi qu'un bon morceau de pain accompagné d'un peu de fromage ou d'un hareng saur -- pas de liquide, j'étais déjà végétarien et buveur d'eau, cette boisson économique que l'on trouve partout ! - A midi je me dressais assis au pied d'un sapin pour déjeuner tout en contemplant la Nature, ce qui était du reste dans mes goûts ! -

- Le train du retour, car il n'y en avait que 2 par jour, arrivait à Besançon à 8^h. 31 - ensuite, un quart d'heure pour la maison et à 9 heures du soir j'aurais été à table -

- Mon Père ayant mangé ayant se serait pressé de faire les patrons des nouveaux clients et je serais passé au comptoir - Mais, relisons la lettre attentivement : « en rentrant tu couperas les chemises ; bien ; mais en supposant que j'aie rapporté 4 demi douzaines ; avec les méthodes paternelles ça demandait 14 heures ! de nuit ! qui, ajoutées aux 14 heures de jour faisaient, si je compte bien, la journée de 28 heures ! 4 de trop pour reprendre le 1^{er} train - Après tout, Josué avait bien arrêté le soleil, mais on n'a jamais su combien de temps !

- 8 jours passent après ma réponse et je reçois une nouvelle lettre, un peu moins épaisse, où il était dit notamment « puisque tu veux continuer à être un honnête homme je continuerai à te payer tes études,

mais comme il ne faut pas qu'un jour tes soeurs aillent demander la charité voici à quelles conditions : « tu me signeras des billets pour faire à chacune d'elles une dot de 10'000 francs (or), les derniers payables en 1903 - ! il n'était pas question d'intérêts composés mais ce devait être sous entendu. — Ainsi, j'avais 3 ans d'études à faire et avec quoi me serais je établi à la sortie de l'école ? et en 5 ans il me fallait trouver 20'000 francs : (2 millions de 1949) ! pour faire des dots à mes soeurs — Il est vrai qu'il m'en indiqua le moyen. « quand on a une situation comme celle que nous voulons te faire !!! (1) on marie une femme riche et c'est elle qui paie les dettes !! ne me prends pas pour un pirate j'ai seulement résolu l'assistance du faible par le fort, du pauvre par le riche. etc etc —

Combien je remercie la Providence de m'avoir hérité d'une mentalité pareille ! j'aurais pu lui répondre : mais mes soeurs peuvent, elles aussi, travailler ! — il est vrai qu'en 1890, avant mon départ au régiment lorsque mon Père éprouvait tant de difficultés avec ses ouvrières j'avais osé lui dire « mais puisque la piqueuse te donne tant d'ennuis pourquoi Marguerite (ma soeur) n'apprendrait-elle pas pour la remplacer ; à quoi il m'avait répondu : «
(1) la journée de 28 heures !!

- « les soeurs ne sont pas faites pour travailler ! » il me considérait déjà comme la future machine à gagner de l'argent. — —. A cette 2^e lettre je n'ai pas répondu —
- En arrivant à Paris, Jules et moi avons pris une chambre à l'hôtel d'Angleterre 29 rue Montmartre. pendant une huitaine de jours, ce qui nous a permis de trouver, plus près de l'école, une chambre rue, au 71 de la rue Rochechouart; c'est là que j'ai reçu le fameux lit. —
- J'ai oublié de mentionner, ~~par~~ ailleurs, que pendant mon service militaire la loi réglementant l'art dentaire avait été votée le 25 Novembre 1891, je ne l'ai su que beaucoup plus tard; elle instituait 3 années d'études obligatoires mais réduisait à un an la scolarité pour les dentistes établis ou patentés au 25 Novembre, desirant obtenir le diplôme de l'école, mais ceci facultatif —
- C'est un an ou deux d'école que j'avais compté faire en même temps que le régiment alors que la loi n'existait pas ! Bref, Jules et moi en avions pour 3 ans !
- Les cours pratiques avaient lieu le matin, de 8 heures à midi et le travail d'atelier, la prothèse, de 2 à 5 —
- Les cours théoriques le soir de 8 à 10 — ils étaient communs pour les 3 années. — Chaque élève avait à fournir au cours de l'année un certain nombre d'opérations avec la note 5 ou 6. et devait assister à la

clinique 2 fois par semaine : ça se passait un peu en famille -
 - des 600 francs je vis bientôt la fin : j'avais payé 400 francs de scolarité, 26 francs de bibliothèque, le port du lit et la nourriture - Jules avançait ma part de loyer, aussi ai-je tout de suite cherché un emploi pour l'après midi - par hasard je l'ai tout de suite trouvé -
 Un camarade, Lécuyer, obligé de retourner en province pour cause de santé, m'offrit sa place, et le lendemain j'étais à l'établi, chez Germain. 27 place de la République - N'ayant jamais fait d'apprenti en métal j'étais plutôt gêné mais, étant donné les maigres appointements, le patron ne pouvait pas être difficile - au reste j'en avais vu faire chez Calame et j'avais pris beaucoup de notes ; je m'en suis assez bien tiré ; à l'occasion je demandais au patron « est-ce votre manière de faire ? » - c'est ainsi que j'ai complété mon apprentissage -
 - Malheureusement, c'était à plus de 6 kilomètres de l'école et je devais courir aux fournitures avant midi -
 - Durant les premières semaines de Paris et ensuite le dimanche nous mangions au restaurant Parizot, rue Rochechouart, un menu économique, à la carte :
 1 bouillon ou potage : 2 sous - 1 portion de viande : 4 sous -
 1 pomme frites : 2 sous - 2 sous de pain - 1 sou au garçon - Alfred ; ce n'était pas très copieux, mais on

s'en contentait en attendant des jours meilleurs -

- Nous mangions souvent dans la petite salle du fond avec Fort, Muscat, Achille Delacaux. - plusieurs fois nous avons eu comme voisines de table deux jeunes filles de 13 ans à qui le garçon, Alfred, tenait des propos déplacés - devenues libres avec nous l'une d'elles nous raconta que sa mère l'engueulait quand elle ne rentrait pas la nuit ; que pour sa première aventure un vieux type l'avait emmenée chez lui et le lendemain matin lui avait donné une pièce de 20 francs en disant : « tu reviendras jeudi prochain - En rentrant elle avait reçu une correction - adoucie par la pièce d'or ! » et qu'est ce qu'il l'a dit ce vieux cochon ? « que je vienne jeudi et qu'il m'en donnerait une autre » - « Ah ! petite salope, je vais t'en foutre, des vieux ! mais la semaine suivante, le jeudi, comme je n'étais plus sortie, ma mère me dit - « c'est ce soir que tu vas chez le vieux ! et depuis ce temps là je vais aussi chez les jeunes !! - elle avait 13 ans ! ...

- Dès que j'ai eu mon emploi j'ai dû modifier mon alimentation, je n'avais plus le temps d'aller chez Parizot - à 8^h 1/2 j'étais à l'école pour trouver des 2^e degrés - à 10^h 1/2 je rentrais me faire des gaudes sur ma grosse lampe à alcool ; des gaudes à l'eau !

et je partais chez les fournisseurs : Billard, Simon, Marion, Ash, choisais les dents pour être à l'établi à une heure -

- Le soir à 7 heures je devais me presser pour être rue Turgot à 8 ; le tram Bastille Clignancourt, tiré par 3 chevaux, était assez lent à la sortie des ateliers ; en prenant le pas gymnastique j'arrivais aussi vite et j'économisais 3 sous -

- Mon maître de patron, qui avait été employé des postes, avait tout le despotisme des parvenus ; il insistait pour voir le travail avant mon départ et, comme par hasard, il était chez la concierge ou aux W.C. pour que je travaille dix minutes de plus en l'attendant - j'ai fini par le lui dire !

- Et pour cette journée de travail, car c'en était une ! il me donnait 2 francs - 6 jours sur 7 ce qui les ramenait à 34 sous par jour. - Ayant exposé ma situation précaire à mon patron il m'avait autorisé à faire, avec mes fournitures, les appareils que je pourrais trouver à l'école.

- Pour le premier que j'ai entrepris j'ai eu une guigne extraordinaire : pour une dame Cabrit. 7 rue Rodier. j'ai dû le refaire 3 fois pour des accidents stupides ; il n'y avait que 2 dents et 2 crochets, je le cuisais dans le même moufle qu'un de mon patron, or il y avait chaque fois une dent fendue ou déplacée et jamais, en 2 ans je n'ai eu à en recommencer un seul pour le cabinet - Une autre mauvaise chance a été pour les appareils dont ne m'a payé qu'une partie -

Sur ces entrefaites mon Père m'envoya 200 francs avec un billet à signer, cela m'a permis de mettre un morceau de sucre dans mes gaudes du matin et un dans celles du soir. Le régime a duré deux ans. mon repas n'avait lieu qu'après les cours théoriques finissant à 10 heures. un quart d'heure plus tard j'étais au lit pour recommencer le lendemain, sauf le dimanche.

- J'ai habité avec Jules 3 mois seulement; n'ayant pas le temps d'étudier en semaine je comptais le faire ~~en semaine~~ le dimanche matin; seulement, mon compagnon était un peu jaloux de ma mémoire; avant de partir au Temple il enfermait les livres dans sa malle ou dans sa pailleasse pour que je n'en profite pas; je n'ai rien dit et j'ai cherché une chambre, assez vite trouvée, au 6 du boulevard de Clichy, 6^e étage et vue sur Paris. - c'était encore assez près de l'école. La concierge, l'amie Leroy, et sa fille étaient sympathiques et aimables avec moi. - Malgré les fatigues de la journée je reconstruisais de temps en temps le camarade Fort qui habitait en haut de la rue Lemaire - près du Sacré Cœur. ; non parce qu'il m'était très sympathique mais plutôt faire une ascension et voir Paris la nuit. C'était un Bolivien, fils de Basques partis à Chuquisaca faire fortune au bon moment et revenu avec sa mère et ses sœurs finir

Leurs jours à Bayonne - Il me raconta un jour qu'au moment de quitter la Basque où le père était mort, ils avaient eux mêmes exhumé le squelette et avaient bien nettoyé les os pour les ramener en France dans une malle d'effets.

Puis les avaient enterrés au pays natal : St. Etienne de Baïgonny.

- Le camarade Fort était myope et maladroit ; pendant la première année scolaire je lui ai fait presque toutes ses obturations et même ses cas d'examens ; j'essayais d'apprendre l'espagnol quand il causait avec Valdenama et d'autres mais il me rebutta à plusieurs reprises et je l'ai laissé tomber - ayant échoué en fin de 2^e année

il s'est fait inscrire à l'école dentaire du boulevard Saint. Martin et je ne l'ai pas revu. - Sans plus tard, il m'écrivit à Condom pour m'inviter à venir le voir à Bayonne ; j'y suis allé et quelle n'a pas été ma surprise de trouver chez lui, rue Jacques Laffitte N° 10, une petite danseuse qu'il avait connue et que j'avais vue à Paris. -

- Mais son invitation était intéressée, il insista pour que je fasse des démarches à l'effet d'interdire un vieux dentiste qui travaillait plus et mieux que lui. Bien entendu, je ne me suis pas chargé d'une opération de ce genre et j'en suis parti - Je n'en ai plus eu de nouvelles -

- Au cours de mes ramettes à Montmartre après 10 heures du soir et par des rues désertes je n'ai jamais observé

le moindre incident, pas la moindre dispute —

— Quand on lit les faits divers des journaux on hésite à s'aventurer le soir hors des boulevards, or pendant 3 ans je n'ai jamais vu une alerte ou une arrestation; je n'ai eu connaissance que d'un seul fait important sans consulter les journaux; c'est un soir de Novembre, je crois, en revenant de la dissection, à Clamart, nous avons été dépassés par les pampiers et après l'incendie qui détruisait au même moment le bazar de la Charité. et fit une quarantaine de victimes —

— Ma première année d'école s'est bien terminée. Pour ne pas perdre ma place je n'ai pas quitté Paris au cours des vacances, aussi mon Père, persuadé que j'étais dans la bonne voie m'envoya à nouveau 200 francs, toujours avec le billet à signer, mais un seul!.

— Un dimanche je suis allé à Longchamp pour le Grand Prix; il y avait tellement de monde que je n'ai même pas aperçu un cheval sur le champ de courses —

— plusieurs fois le dimanche, avec Calame, profitant d'une belle journée, nous avons pris le train de ceinture, circulaire, à la gare St Lazare et nous sommes restés toute la journée sur l'impériale à tourner autour de Paris. nous avions emporté nos provisions pour déjeuner avec un seul billet de 30 centimes. —

— 2.^e Année d'étude - 95.96 —

- Mon Père a décidément changé, peut être entrevait-il les millions que je gagnerai !, il m'a offert un prêt de 600 francs pour ma deuxième scolarité et je l'ai accepté, plutôt par force ; à défaut je l'aurais demandé à Emile Calame. ce prêt, toujours avec billet à signer, m'a permis d'acheter un tour à fraiser chez Joliot, 193 rue St-Martin, un quincaillier qui venait d'ajouter à son commerce un dépôt d'instruments pour dentistes, provenant d'une maison allemande de Solingen.

C'est moi qui ai eu le premier tour à fraiser, que pour cette raison je n'ai payé que 95 francs au lieu de 100 ; il avait tous les avantages des tours français de 200 francs.

- Le premier employé de cette maison, Alfred Joliot, un nommé Pélerin, était très avenant ; un jour où il me vantait les marchandises et les méthodes allemandes je me suis hasardé à lui poser une question.

- Disons tout d'abord qu'ayant mon départ de Besançon mon Père m'avait fait faire un tour d'atelier par le mécanicien Dechanet et acheté un pied d'horloger chez son fournisseur habituel, le brocanteur frippier Frank.

- Le tour avait une particularité : il n'y avait pas de poulée, mais simplement un petit socle de bois pour appuyer les mains. une des extrémités avec un bras de vis cylindrique pour

les meules et l'autre extrémité également cylindrique au lieu d'un pas de vis conique pour lequel Dechanet n'était pas outillé - A Paris j'avais demandé chez Marian, chez Simon et même chez Mamelzer, fabricant s'il n'était pas possible de me tourner ce fameux pas de vis conique - Partout j'ai eu la même réponse : ça vous coûterait très cher, vous avez avantage à en acheter un neuf.!! Nous sommes en France!

- C'est donc cette même question que j'ai posée chez Jesliot - réponse «. étant donné le peu de temps depuis lequel nous représentons la maison de Solingen nous allons lui transmettre votre désir. - 8 jours plus tard. : « envoyez l'appareil, et mon bras de tour filait en Allemagne. - on ne l'a pas renvoyé exprès, j'ai attendu un mois - C'était bien ce que je voulais ; et quand j'ai demandé à M^r Pellenin «. que vous dois-je pour la réparation et les frais ? - - - Comment donc ! absolument rien, les maisons allemandes sont trop heureuses d'être agréables à leurs clients - - Ceci explique bien des choses. -

- En Février 1916. mon patron, Germain s'est marié avec une de ses clientes : M^{lle} Douville. après avoir donné congé à la blonde qui venait lui tenir compagnie le Jeudi et à la brune du lundi ; elle était plutôt laide et avait passé la trentaine mais elle avait le Tac ! - Le, ou les repas de nocce ont eu lieu au grenel

restaurant Berallan, Boulevard Beaumarchais - j'étais invité au repas du soir mais vers 7 heures, mon patron qui avait un bouton à la main gauche m'envoya à la maison chercher un scalpel et un tube de chlorure d'éthyle ; François, la bonne, était chez ses parents, rue Papineau ; le temps d'aller l'y chercher et il était 8 heures du soir que j'étais encore dans le cabinet dentaire. Comme j'avais trouvé tout le monde à table j'ai eu un mouvement de révolte et je ne suis pas retourné au dîner - à 10 heures j'étais au lit - le lendemain j'ai trouvé un prétexte quelconque et, tout de même, je n'ai pas eu d'observation. —

— Cette deuxième année d'école s'est passée, comme la première, sans incident ; chaque trimestre j'envoyais à Besançon le relevé de mes dépenses, à un sou près pour faire constater par mon Père que j'étais dans l'impossibilité de me "ruiner la santé", comme il me l'avait écrit - un peu à la légère. —

— Au mois de juillet 1896 a eu lieu la première course de Marathon, française - organisée par le "Petit Journal" 68 rue Lafayette - pour venger les affronts faits à nos coureurs lors des jeux olympiques d'Athènes l'année précédente.

— Pour cette course du Marathon olympique, rééditée sur le parcours historique, les officiers grecs avaient gêné avec leurs chevaux les concurrents étrangers pour favoriser le leur : un berger grec : Louys qui arriva 1^{er} en 2 heures 55. —

— Ayant choisi aux environs de Paris un terrain aussi -

accidenté et d'égale longueur, 42 kilomètres, le départ fut fixé au 19 juillet, à la porte Maillot. - Comme les cours de l'école avaient cessé j'ai pu m'entraîner 5 ou 6 fois sur le trottoir circulaire du Carrousel qui représentait une piste de 420 mètres. - d'autres coureurs faisaient comme moi : Mathlin - Bagre - Champelot et j'essayais de les suivre. - J'ai bien vite constaté que je n'étais pas de leur force ; Champelot tournait à 17 à l'heure et je ne pouvais lui emboîter le pas plus de 400 mètres ; la supériorité des grands coureurs tient à la longueur du pas, comme celle des cyclistes au développement de la machine.

- Bref ! le dimanche 19 juillet j'étais au départ à 6 heures, porte Maillot. - N'ayant aucune prétention aux prix j'avais demandé à me placer de côté et en avant pour assister au départ ; j'ai donné mon brassard N° 205 qu'on m'a rendu 2 minutes plus tard. - Quel départ ! on aurait eu celui d'une course de 500 mètres ; des costumes bizarres ; le champion du Jura avec une ceinture de grelots, d'autres avec des écharpes, plusieurs en costume de ville avec des cannes !
- A mon tour, le dernier, je fermaï la marche avec un jeune homme connu à l'entraînement et qui m'avait demandé à profiter de mon tableau de marche. -
- Nous en avons vite dépassé qui se contentaient de presser le pas, puis ce fut le pont de Jureone et la longue cote

de Ville d'Oray ; elle n'est pas très inclinée mais il y a 8 kilomètres jusqu'à la porte Verte - Au sommet de la cote nous étions 74' et 75". Ensuite la descente et la traversée de Versailles parmi la foule, puis Roquencourt, la descente à Marly, la remontée à St Germain, les onze kilomètres de forêt, le pont de Conflans et .. enfin ! l'arrivée - je peux dire enfin car j'en avais assez - Avec quel soulagement je me suis assis sur un banc en attendant l'heure du train ! J'étais classé 40^e sur 280 avec le temps de 3 heures 31. - Le 1^{er} un anglais, Lenoard Hurst avait mis exactement 1 heure de moins. - mais il avait 1^m 85 et quelles jambes ! mon jeune compagnon, qui avait bénéficié de ma méthode, s'est glissé peu à peu devant moi pour gagner facilement une place et a disparu - . Pendant trois quarts d'heure je suis resté assis, causant avec les habitants ; quand j'ai voulu me lever, impossible, mes jambes engourdies ne me portaient plus ; on a dû m'aider et me soutenir par les bras pendant une centaine de mètres. - A la gare j'avais un colis d'effets pour ne pas traverser Paris en maillot ; il contenait aussi de quoi déjeuner, n'ayant absorbé pendant la course que 250 grammes de sucre et beaucoup d'eau -

- Le lendemain, tous les journaux de France donnaient les résultats de cette course sans précédent. et même Péro voyait arriver, avec surprise d'abord, des amis et des clients

apportant des félicitations à me transmettre — en place il ne m'a envoyé que des reproches et cela se comprend, j'aurais pu crever la boule aux yeux d'or !! il écrivit notamment : « quel honneur de voir ton nom sur tous les journaux de France, mais tu n'as pas pensé que le lendemain les mêmes journaux avec ton nom serviraient de papier hygienique ! »

— Sur les 280 partants nous ne sommes arrivés que 80 dans le délai de 4 heures pour obtenir la médaille —

— 15 Octobre 1896. je suis en 3^e année et je n'ai pas à payer les 400 francs de scolarité — l'association des dentistes de France avait créé une bourse annuelle pour un élève méritant. — les 3 années précédentes c'est Duvignau, le fils des concierges, qui en avait bénéficié, et elle était libre —

— J'étais un élève coté et visiblement dans la purée ; de plus, le père d'un camarade, Ribard, du Havre, voulut bien me faire un certificat d'apprentissage assez élogieux pour appuyer ma candidature à la dite bourse — Et elle m'a été attribuée. — Durant les vacances de 1896 j'avais de petites économies avec lesquelles je me suis offert un voyage à Londres : train de plaisir — 3^e classe — aller et retour 33^{fr} 60 —

— Peu après la rentrée, Duvignau, l'appareilleur fut opéré de la cataracte et dû cesser ses fonctions pendant 2 mois —

— La femme ne pouvant le remplacer je suis venu pendant ce temps tenir le registre des entrées de 8^h à 9 heures —

et recevais les bulletins, cela rendait service et me procurait quelques appareils à faire, en contrebande —

Tout n'a pas été bénéfique ; une patiente m'ayant demandé de faire un dentier complet du haut à son père, je l'ai fait et livré - M^r Aymard 8 rue Daudouville - Sans prétexte de gêne on m'a donné 20 francs d'à compte et je n'ai jamais vu le reste - peu après, une demoiselle Scuteran - boulevard Beaumarchais, pour un appareil en or de 4 dents m'avait avancé 20 francs pour le métal ; quand elle l'a eu dans la bouche elle déclara qu'il allait lui faire mal, qu'elle reviendrait le lendemain et me paierait en même temps ! elle a eu soin de ne jamais revenir. —

Pendant le mois de Septembre mon patron est allé faire ses 28 jours à Romans, au 75^e d'infanterie ; il m'avait demandé de le remplacer et de trouver un petit ouvrier pour la prothèse, me promettant pour le mois 200 francs - j'ai accepté et la maison Marion m'a engagé l'ouvrier - Au bout de 2 jours je m'aperçus qu'on a découpé un dentier dans la plaque d'or à crochets ; je ne dis rien pour surprendre le bonhomme -

- tiens ! quel est cet appareil ? « Ah ! ça, c'est pour moi, quand les mécanos ont du temps de libre ils travaillent pour eux -
 « je le veux bien mais où avez vous pris l'or ? » « ça, ça ne vous regarde pas -> Je télégraphie au patron qui me répond -
 - faites le arrêter et je passe la dépêche au valeur -

« Eh bien vous n'avez qu'à essayer, je fais partie des costauds de la Villette; je vous fais crever la peau en sortant ».

- bon, gardez mon or mais ne revenez pas demain -

- Et moi, avec ma vieille conscience j'ai résolu de me passer d'aide pour rendre service au patron et un peu avec l'espoir d'en être payé - J'ai tout fait pendant un mois : le cabinet et la machine; j'ai passé 12 nuits en ne dormant un peu que sur le tapis du salon, mais tout a été bien fait -

- Prévenu, le patron est rentré juste le jour où je pouvais à mon tour faire mes 28 jours - Je lui ai passé les comptes et il m'a dit : « voilà les 200 francs et un petit supplément.... 10 francs! -.. 10 francs pour 12 nuits de travail, un mois de mécanicien ! me voyant ahuri il ajouta « je ne peux pas vous donner davantage, je viens de dépenser beaucoup à Romans, et d'autre part vous êtes responsable de l'or qu'on m'a volé, il fallait faire arrêter le type - » - C'est très bien, je vous remercie, mais je ne recommencerais pas ! - Un mois plus tard, me supposant remplacé j'allais chercher un mouffle et quelques instruments qui m'appartenaient; la concierge avait la consigne de ne pas me laisser monter; j'aurais pu être violent je n'ai pas insisté - non content d'avoir abusé de ma confiance et de mon temps, ce coquin là me volait -

- Mon Père ayant continué ses largesses - 200 francs

chaque semestre et avec ce que je gagnais j'ai pu passer l'hiver et le printemps ; je ne dépensais pas grand'chose : 10 francs de loyer par mois, 4 bouches de farine de maïs et 2 morceaux de sucre par jour ; 60 francs pour le cours de dissection qui a duré 2 mois - ce cours avait lieu de 2 à 4^h1/2 au pavillon de Clamart, rue du fer à moulin -

- nous avions la moitié d'une grande salle - chaque groupe de 2 élèves avait une tête et le cou - Je n'aimais pas tripoter cette bidache noire et gluante qui marinait depuis 3 mois dans des baignoires, aussi je m'étais mis avec une étudiante russe : Madame Gelberstein, qui, au contraire, s'en délectait ! - comme j'étais bien plus calé qu'elle je faisais le professeur pendant qu'elle manœuvrait le scalpel et la sonde cannelée - quand elle avait fait son travail du jour on retournait la tête et elle faisait le mien. -
- une partie des 2 heures était employée à un cours du professeur Thaumyre et à des interrogations. -
- L'autre moitié du pavillon était occupée pour une répétition de médecine opératoire en vue du 4^e examen - cela m'intéressait beaucoup plus que les muscles du cou -
- Avec la permission du professeur j'ai vu pratiquer toutes les amputations et les débarticulations -
- Quand le cours a été fini le professeur nous a lu les notes qu'il allait porter sur nos classiers, et j'ai eu le plaisir

- d'entendre : « M^r. Robach, je vous donne l'anote : extrêmement bien, que je n'ai encore donnée à personne. »
- Je l'ai remercié au nom de tous ; il était vraiment sympathique - Un jour le concierge nous a fait voir le dépôt des cadavres, c'est sinistre ! Les cadavres y sont empilés comme du bois de chauffage, on ne voit que des pieds et des crânes - dans le pavillon de travail il y avait un tas de viande de plus d'un mètre et un tas d'os dégarnis comme j'en avais vu à l'abattoir, c'est impressionnant au début. -
 - On donne les têtes et des squelettes entiers à Triamond qui les prépare pour les vendre aux étudiants ; une moitié est pour sa peine et l'autre réservée pour la Faculté -
 - En Novembre il était presque nuit quand nous sortions.
 - parmi les camarades il y avait un méridional, Buscaïl, farceur et bon vivant, qui nous amusait, parfois à ses dépens - plus d'une fois il s'est fait engueuler par des cochers qu'il appelait « cochers ! vous êtes libre ? oui patron ; le fiacre s'arrête et Buscaïl d'ajouter « c'est bien sur, vous êtes libre » « puisque je vous le dis, » « eh bien, vive la liberté ! » Buscaïl avait soin de se tenir à distance pour éviter un coup de fouet. -
 - d'autres fois, faisant semblant de reconnaître un ami assis à l'impériale d'un omnibus il courait après en lui demandant des nouvelles de sa famille et en

faisant des signes d'amitié avec les mains ; il arrivait que le bonhomme descendait de l'omnibus et Buscaïl, du ton le plus sérieux : « oh ! pardon, je me suis trompé, vous ressemblez tellement à un de mes amis ! et nous autres, nous nous perdions à distance, le bonhomme en était pour ses 3 sous —

- Une autre farce qui réussissait toujours, c'était l'attroupement des passants : quand il faisait presque nuit, Buscaïl allumait une bougie et cherchait le long de la rigole tandis qu'une partie de nous autres, avec une 2^e bougie, cherchions au milieu de la rue — d'une rue étroite — et l'on entendait : qu'est ce qu'ils cherchent, ? qu'est ce qu'on a perdu ? c'est de l'argent ? nous ne répondions pas et quand il y avait 20 ou 30 chercheurs, Grapèz, de sa grosse voix indignée « Mais M. d. D. ! qu'est ce que vous cherchez ? à quoi Buscaïl répondait sur le même ton « des vers pour la pêche, c'est demain l'ouverture ! alors nous filions à l'anglaise pendant que les flics dissipait le rassemblement. —

- Plusieurs fois, durant cet hiver 96-97. je suis allé aux Folies Bergère, à la claque parce que ça ne coûtait rien, mais comme il fallait être assez bien mis, Céclame me prêtait une veste et une cravate — J'y ai vu des choses, des exercices extraordinaires ; j'étais sidéré par les trapèzes volants ; les jongleurs aussi étaient des phénomènes :

l'un d'eux jonglait avec une table de café, un parapluie ouvert et une valise ; un autre avec 5 objets, un chapeau haut de forme, une paire de gants roulés, une pièce de 5 francs un porte cigare et un cigare ; puis, d'un seul coup il recevait la pièce comme un monnaie, le fume cigare à la bouche, le cigare s'y plantait, les gants sur la tête et le chapeau par dessus - et les équilibristes - et la femme qui pendue par les jarrets au trapèze soulève un cheval avec ses dents - et que d'autres exercices extraordinaires ! - Le même hiver j'ai appris que le père Roget qui enseignait la prothèse à l'école était en même temps chef de figuration à l'Opéra et que plusieurs élèves avaient été embauchés ; c'était facile et le père Roget ne demandait pas mieux ; on lui laissait les 40 sous qu'il donnait aux figurants et même on y ajoutait quelque chose - Le rendez vous était dans un bistrot de la rue Chaussée d'Antin d'où l'on partait dans les coulisses prendre un costume ; ce que je ne comprenais pas c'est qu'il fallait monter 3 étages pour arriver à la scène - J'ai fait mes débuts de figurant dans Faust, costumé en paysan lorrain - c'est seulement au 2^e acte, au moment de la fête que nous sommes arrivés 60 ou 70 par l'arrière de la scène ; tout le monde causait autour de moi lorsque le père Roget me dit tout haut « Cher ami,

avanciez vous, et j'aperçus cette salle grandiose avec ses 2000 spectateurs, ce lustre gigantesque, tandis qu'à 2 ou 3 mètres de moi j'entendais : « nous voyons passer les bateaux ! j'étais médusé - peu après nous redescendions dans les salles du 2^e étage jusqu'à la scène de la chapelle - alors, afin que je voie encore mieux la salle le père Roget me dit : « nous allons traverser lentement la scène pour aller à la chapelle, je vous placerai en tête et en dehors, à côté d'un qui est de la maison, vous ferez comme lui - en effet nous avons débouché sur la scène vide, dans un silence impressionnant ; mon guide fit une courbe gracieuse jusqu'à près de la rampe tandis que je tournais les yeux vers la salle, fasciné ; si je n'avais pas eu le guide en dehors je serais tombé dans l'orchestre ! - une 3^e fois nous avons paru et là se sont terminés mes débuts à l'Opéra !

- La semaine suivante, dans Rigoletto, j'étais de garde à la porte d'un palais, en costume Henri II, avec une hallebarde qui me dépassait d'un mètre ; mon rôle dura peu et je fus bien moins impressionné que pour Faust . -

- Peu après eurent lieu les représentations d'Othello, avec le célèbre ténor italien Tamagno - cette fois mon rôle fut plus important puisque je remplaçais Esle, dieu des vents ! je tournais une manivelle qui soulevait les vagues de l'Océan - d'immenses vis réunies ad hoc faisaient onduler une

- 28 -

toile peinte qui donnait l'illusion des vagues qui s'approchaient pour mourir sur la plage. - une autre fois, sous l'égide de Neptune, je faisais la pluie ; c'était une longue caisse allongée contenant probablement des feuilles de tôle sur lesquelles coulaient, comme dans un sablier des graviers au du sable. j'inclinais plus ou moins la caisse, en la redressant brusquement après chaque éclair. - A côté de moi l'orage grondait, un autre disciple de Neptune agitait de grandes plaques de tôle avec maîtrise - Vingt secondes d'accalmie et un éclair illuminait la scène, je retournais ma caisse, le tonnerre grondait tandis qu'Eole poussait les vagues avec ses manivelles. - Le camarade Vulcain se servait d'une énorme pipe dans laquelle il mettait de la poudre de Lycophade et, d'un soufflé puissant, produisait un petit nuage que le voisin enflammait avec une allumette ; ça brûlait instantanément comme du fulmi coton -

- Toute cette mise en scène m'intéressait plus que la formidable voix de Tamagno, lequel touchait, à cette époque 12000 francs par représentation (1 million de 1950. - Vint le Carnaval avec ses fameux bals parés et masqués à 20 francs d'entrée ; j'aurais bien voulu voir ce spectacle mais il n'y avait pas de figuration - Cependant le père Roget me dit « si vous

voulez venir le soir du Mardi gras je pourrai vous placer
 dans le cortège du boeuf gras, mais ce n'est qu'à minuit -
 cela n'avait pas d'importance et avant l'heure j'étais là -
 Le boeuf, en baudruche gonflée, de grandeur naturelle
 et porté sur un pavois était précédé d'un cortège de 80
 figurants vêtus des costumes d'Alida. - Avec 2 élèves de
 l'école : Crapiez et Bouzigue, et un guide, le père
 Roget nous mit en tête du cortège : assez grands tous les
 trois, également barbus et anciens sous-officiers, nous
 ouvrons dignement la marche, une marche lente,
 puisque nous mîmes un bon quart d'heure pour atteindre
 le fond de la salle. - Quelle désillusion ! quel
 spectacle ! ce n'était plus l'Opéra mais le Moulin
 Rouge, presque la place de la Nation le 14 Juillet !
 Le grand lustre disparaissait sous les serpents, on mar-
 chait sur une couche de confettis. - Costumés en guerriers
 romains avec une cote, le bouclier et le casque à bras
 les femmes venaient nous tirer la barbe et nous palper les
 bras... les bras seulement ! - nous respirions une poussière
 qui réveillait ma laryngite et pendant que je toussais
 il m'arrivait une poignée de confettis dans la bouche !
 à peine au milieu de la salle le pauvre boeuf était mis en
 pièces - j'ai tout de même été content de mon instructive soirée -
 La saison théâtrale touchait à la fin, on représentait

"La Maladetta ; ce nom eut sur moi un effet magique ; je n'avais encore gravi que les collines du Jura, mais j'avais en moi le microbe de la montagne et je ne pouvais pas manquer cette pièce comme figurant -

- Le livret reposait sur la légende du berger impie, pétrifié au milieu de son troupeau par la fée des neiges -
- Et cette époque, Cléo de Mérode, qui représentait la fée, était à l'apogée de sa célébrité, non par son talent mais par sa beauté et surtout par les faveurs qu'elle accordait au vieux roi des Belges : Léopold II -
- on le voyait souvent à Paris où il venait raviver l'entente cordiale (cordial vient de cœur !) -
- Un jour, le père Roget me dit : « venez demain soir, je vous placerai bien, vous la verrez de près ! vous êtes jeune, ça vous fera plaisir ! - je ne suis pas sensible à ce point mais je n'étais pas fâché de m'assurer que sa réputation était méritée et que la statue de "la danse" de Falguière, qui avait été le clou du Salon, ne l'avait pas flattée, car c'était réellement un chef d'œuvre ;
- tout Paris a voulu voir la statue car la ressemblance était parfaite.
- Le fond de la scène représentait la chaîne neigeuse de la Maladetta ; je l'ai reconnue plus tard en voyant l'original -- puis, un fond de vallée et au premier plan des rochers bruns -
- Le jour baissait et la fée des neiges apparaissait, sortant des débris dans un faisceau de lumière - elle avançait

dans une pose gracieuse du corps et des bras jusqu'aux rochers où elle devait gravir 1 mètre sur une espèce d'échelle dont les marches étaient formées par les branches d'un sapin. -

C'est là que le père Roget m'avait embusqué - Afin d'éviter à la fée un faux pas ou quelque accrocs à ses manivelles étincelantes nous étions 4, 2 au milieu et 2 en haut de l'échelle ; les premiers ont saisi la fée par les poignets et nous l'ont passée, mais quand j'ai senti la grandeur de mon rôle ! j'ai eu une telle envie de rire que je ne pouvais plus me redresser ; heureusement le vis à vis a tiré pour ceux et la fée a gagné son piedestal. - Plus tard, devenu alpiniste et hygiéniste que de fois j'ai ri en pensant que pour mes débuts en montagne j'avais failli laissé tomber la fée des neiges dans une crevasse de la Maladetta ! - Connaissant l'Opéra comme acteur et spectateur il me restait à voir le foyer de la danse et un changement de décors ; ce fut assez facile ; le père Roget me fit monter sur un arbre en toile peinte, assez retiré d'où j'ai assisté à l'opération ; j'ai même vu de mon perchoir de vieux types à barbe blanche, en chapeaux hauts de forme qui, en compagnie de danseuses, se glissaient vers le foyer, fermés par d'immenses tentures de velours grenat - au risque de me faire prendre j'ai profité d'un moment d'inattention pour sauter comme eux et écarter discrètement les rideaux - cette pièce est magnifique.

je n'ai pas eu le temps de la détailler mais j'ai remarqué les colonnes doubles entre lesquels des sofas de velours étaient occupés par les couples de tout à l'heure —

— Pendant ce dernier hiver j'ai voulu connaître aussi quelques grandes salles de Paris — au Châtelet j'ai vu jouer le Tour du Monde en 80 jours — au Moulin rouge j'ai constaté que la réputation de cet établissement n'était pas exagérée, : Casque d'Or, grille d'égalité, la Gaulue etc. y levaient la jambe plus haut que le nez des spectateurs et faisaient le grand écart comme les meilleurs cloppes. —

— A l'Eldorado, à la Scala ou au Casino de Paris j'ai vu et entendu les grandes vedettes : Liane de Pougy, Emilienne d'Alençon, la Cavallini, la Tortojada, et aux Folies Bergères celle qui éclipsait toutes les autres : la belle Otero, elle était réellement belle et avait une voix qui emplissait la salle ; de plus elle était couverte de diamants —

— Après les vacances de Pâques on a parlé des examens, de mes derniers examens ! en 3^e année nous avons eu deux mois pour trouver des cas et obtenir les notes exigées —

— on a tiré au sort pour répartir les élèves entre les 5 professeurs examinateurs : Lemerle. Ramnet. Haïdé, Barrié et Martial LAGRANGE — et j'ai eu la guigne de tomber sur Haïdé avec lequel je n'avais jamais travaillé —

— Dès le début j'ai constaté qu'il ne voulait pas me voir.

chaque fois que je lui présentais un cas j'obtenais la même réponse : « je peux pas, je veux pas ; il était, paraît-il Demais. »

- Le temps passait, j'avais mis en réserve tous les cas nécessaires et je demandai un jeudi à parler à la réunion du Conseil :

- j'ai exposé mon cas, déclarant que j'avais derrière la porte 15 camarades témoins pour attester que je leur avais fourni leurs cas d'examen, à moi refusés par M^r. Haïlé - et que je demandais à changer d'examineur - je tiens à noter cet acte de solidarité des camarades qui avaient manqué le commencement du cours pour témoigner en ma faveur.

- Comme j'étais bien vu du docteur Sauvez et du président Martinier cela m'a été accordé et j'ai tiré au sort - Luchana m'a favorisé, j'ai ramené le nom de Bernié, le seul avec lequel je pouvais me tirer d'affaire parce que j'avais toujours travaillé avec lui.

- Il était justement de service le lendemain matin et m'a répondu « je vous connais, je vous autorise à tout faire sans moi et au besoin M^r. Lemerle vous donnera les notes, je le prie d'en dire. »

- donc le lendemain à 8 heures et demie je tenais ma première patiente ; une heure plus tard mon oz mou était fini : sans qu'on s'en aperçoive j'avais senti une plaque d'or sur à la surface - M^r Bernié appela Hirschberg et Martin pour admirer mon travail et de leur avis j'ai eu la note maximum 6 - Une heure de plus et mon 4^e degré compliqué était noté : évidemment je ne l'avais pas fait en une séance !

- A midi, la bouche d'examen de M^{lle} Orillon avait des 14 caries

prêtes. A 2 heures j'étais chez elle, 2 rue Ramey, pour finir les 14 obturations que je présentais à M^r Lemerle le lendemain matin Samedi. — un quart d'heure d'attente à la clinique et mon extraction était faite — restait la dernière opération : l'aurification d'une face postérieure de petite molaire. — La cliente avait été choisie : une jeune femme solide, pas douillette, à qui les coups de maillet ne faisaient pas peur. La cavité était prête, ayant vu M^r Lemerle me donnait la dernière note — Ainsi en 2 jours j'ai expédié le travail de 2 mois — Et pendant ce temps là Calame était navré ; sous la pression de l'examineur son aurification avait bougé. — il y eut discussion, finalement Calame bénéficia de sa réputation d'élève sérieux avec 1/2 point de faveur, pour éviter un zéro qui l'eut renvoyé à la 2^e session. — C'est bien grâce à cet accident que je suis passé avant lui ; pendant que je faisais de la prothèse et du pas gymnastique pour Germain, lui, avait étudié ; il savait presque par cœur la petite anatomie de Beaunis et Bouchard et me le fit constater. — ... tiens, me dit-il, ouvre là au hasard et lis moi la première ligne ; en effet, il a continué ; et ce petit bouquin avait plus de 400 pages ; et il ne s'agit que d'une matière ! — 3 semaines plus tard, les examens oraux étaient, eux aussi, terminés et nous étions tous dans la salle du bas à attendre la proclamation des résultats — Pour tout le monde

Calame devait être le premier - Nommes par ordre alphabétique on a entendu sans surprise : M^r Calame 111 points ; à la suite Lamois en avait 108 - puis, pour ménager la surprise le surveillant s'arrêta quelques secondes avant de dire : M^r Robach 114 points ! Combien, fit un camarade étonné ? 114 points - je ne m'y attendais pas, j'ai été porté, ovationné par les camarades et le lendemain j'écrivais à Emile : « mon vieux, je te remercie encore pour tout ce que tu as fait pour moi, Jules et moi nous sortons les deux premiers. -

- Ceci se passait le 3 Juillet 1897 - ayant obtenu le diplôme de l'école nous avions 6 mois à attendre les examens de la Faculté dont le diplôme est obligatoire pour pouvoir exercer. -

- Revenons en arrière, à la fin des examens pratiques ; ce n'est pas Calame qui eut à subir des jalousies, mais Grütter et moi -

- Grütter était un artiste ayant travaillé chez de grands dentistes étrangers ; c'était un ami qui m'avait souvent prêté des instruments ; tous les deux nous faisions des travaux à part ; des reconstitutions d'incisives en or en vue d'un prix de travaux pratiques et, quoique rivaux, il me donnait des conseils. -

- au milieu de notre petit escalier M^r Barrie nous donnait des notes spéciales. - Un matin, j'étais en retard, je le croise en entrant à l'école, il en sortait. « tu sais, ces cochons là, ils nous ont dénoncés, Madame Dujignau vient de me le dire ; avant, le surveillant m'avait demandé mon carnet

et je lui ai donné - ne donne pas le tien, déchires tes notes !
 & je te remercie --- Je rentre à la maison puis, ayant renversé
 un écrieur sur la tranche de mon pipet pour justifier la suppression
 des feuilles j'ai pu le remettre au surveillant qui m'attendait.
 - on savait que j'avais touché 6 francs et 5 francs de deux
 patients pour l'or de 2 reconstructions mais les témoins
 n'étaient pas là. - d'autre part, Madame Duvignau qui,
 à l'école jouissait d'une grande confiance, se rappela
 le service que j'avais rendu à son mari et intervint en
 ma faveur - Seul, Grillet fut exclu de l'école malgré
 qu'il fut premier aux examens pratiques avec 56 points -
 comme je le suivais avec 55 points j'ai écrit au Directeur
 et à la Commission que par esprit de dignité et de bonne
 camaraderie je les priais de maintenir le prix à celui
 qui l'avait régulièrement gagné --- j'ai eu, beaucoup plus
 tard, qu'il l'avait reçu à Philadelphie où il était allé
 faire une année d'école pour obtenir un diplôme. -
 - Qui pouvait nous avoir dénoncés ? nous l'avons vite
 deviné - après les vacances de Pâques, 3 élèves cotés :
 Viers, Gafiez et Bouzique prenaient ensemble des leçons
 particulières chez le professeur Friteau, le père de l'école.
 - or 3 ou 4 semaines plus tard ce même professeur recevait
 une lettre presque insolente et signée : les élèves de 3^e
 année - à son prochain cours il nous remercia

ironiquement. — Puisqu'on abusait de notre signature, Lemaitre et moi sommes allés chez lui pour nous disculper et lui faire part de nos soupçons — il nous a montré la lettre où j'ai tout de suite une phrase familière de Viers. — ce qui a confirmé nos soupçons — « Bien. je vous remercie — 6 jours après et contrairement à son habitude, le docteur Triteau s'installait avec le sourire — au premier rang des élèves, comme toujours, les 3 élèves aux leçons particulières — « Avant de commencer mon cours laissez moi vous dire pourquoi je suis de bonne humeur aujourd'hui : je viens de relire la lettre que m'ont adressée les élèves de 3^e année mais sachez bien que je m'en fous comme de ma première culotte » — Viers, qui a reconnu sa phrase favorite, a un jurécut que quêtait le professeur. — « Eh bien, Messieurs, je suis fixé, n'en parlons plus, et en effet, il n'en a plus été question, mais Gruter et moi, nous aussi, étions fixés, c'étaient certainement les mêmes élèves qui nous avaient dérangés. —

— Parmi les examens de fin de 3^e année il y avait une dissertation écrite ; nous avions eu connaissance au préalable des 8 sujets qui nous seraient attribués par tirage au sort — l'un d'eux me gênait car je n'avais pas eu le temps d'étudier, c'était la thérapeutique avec toutes les formules, aussi j'avais imaginé un moyen de suppléer

à ma mémoire : sur une manchette empressée j'avais copié en spirale et dans ma sténographie toute la dissertation ; je n'aurais eu qu'à faire tourner la manchette autour de mon poignet gauche pour copier — Les camarades ont été plus pratiques !. Le Surveillant général, capitaine Geury, vieil officier colonial qui nous avait souvent raconté ses aventures pendant la campagne du Tonkin et notamment le siège de Tuyen. Quand on la garnison ne fut délogée qu'à la dernière minute grâce à une bouteille jetée dans le fleuve et providentiellement repêchée —. Le capitaine, dis-je, aimait le Pernod !. Buseuil en avait apporté 2 bouteilles qui produisirent l'effet attendu et tout le monde n'a eu qu'à copier son sujet —. Pour mon compte j'ai eu un titre facile : de la mydriase dans l'anesthésie au chloroforme ; je n'ai pas eu à tourner ma manchette — Nous avions 2 heures pour traiter notre sujet, or, bien avant, le Capitaine manifestait sa gaieté et nous étions tranquilles.

— Parmi les récits de cette campagne du Tonkin l'un d'eux m'avait frappé. — Issue du génie colonisateur de Jules Ferry, elle fut motivée, comme toutes les entreprises coloniales pour une prétendue révolte des Pavillons Noirs et un massacre de Français.

— résultat : confiscation du Tonkin — mais en revenant

en Indo-Chine, le général de Négrier imposa au nom de la France à 2 petits pays voisins : l'Annam et le Cambodge, un protectorat auquel ils ne tenaient pas du tout. Pour le rendre effectif et en informer les habitants on occupa la capitale de l'Annam : Hué.

Le palais royal fut mis au pillage par nos soldats, et quand, à la suite de protestations diplomatiques on lui restitua les trésors, le capitaine Geury découvrit de petits lingots d'or, la monnaie du pays, jusque dans les sautiers de ses soldats !!!

= Juillet 1897. me voilà diplômé et libre mais sans emploi; je suis allé chez Ash qui m'ont-offert un remplacement de 2 mois à Conières et quelques heures de travail à Clichy, chez un pharmacien, Louismet, qui perdait la vue; comme c'était sur le même chemin j'ai pris tous les deux. — j'arrivais à Conières par le train, à midi je mangeais des gaufres pour faire des économies et le soir je venais à pied à Clichy, 3 kilomètres, puis, de 6 1/2 à 7 1/2 je soignais les clients que le pharmacien avait eu soin de renvoyer à ce moment; nous partagions les recettes et le bénéfice des appareils; à cette époque j'arrachais les dents avec douleur pour 40 sous!

- quand j'étais libre je lavais les bouteilles, je faisais les cachets et les pilules et pour mon heure de présence

je gagnais 50 centimes. - à 7 heures $\frac{1}{2}$, quand il faisait beau, j'économisais les 6 sous de tram en rentrant à pied (6 kilomètres) - A la maison j'étais toujours au régime économique des gaudes car il me fallait trouver 400 francs pour payer les frais d'examen et de diplôme. - pendant ces 2 mois aux appointements de 250 francs par mois j'en ai mis la plus grande partie de côté et je me suis trouvé à nouveau sans place le 1^{er} Octobre. -

10 Octobre - je rencontre sur les boulevards un ancien camarade de 3^e année : Heuser, de Berlin, qui, lui aussi m'avait prêté des instruments et qui était revenu à Paris pour le premier examen de la Faculté. -

« Tiens, Robach ! et qu'est-ce que tu fais ? » rien, comme tu vois, j'attends les examens ; je suis allé chez les fournisseurs demander une place d'attente mais, comme je n'achète plus de fournitures on ne m'a pas reconnu - « Comment, toi, tu es sorti le premier de l'école et tu ne trouves pas une place ! es-tu allé chez Weber ? » « Ah ! je ne connais pas M^r Weber. - « c'est le directeur de la maison Kölliker, vas-y, dis lui, c'est Heuser qui m'envoie, c'est un compatriote, il te trouvera quelque chose » -

- une maison allemande ! j'y serais déjà allé mais je ne la connaissais pas. -

Le lendemain j'étais chez Calame qui était resté à Paris ,
 « Mon vieux, je crois bien que je vais avoir une place ,
 je dois me présenter au directeur d'une maison allemande ,
 tu devrais bien me prêter une veste et une cravate un peu
 chics ; et aussi un chapeau, je ne peux pas y aller
 en casquette ! » « eh bien prends mon melon mais tu
 sais, j'ai la tête plus grosse que toi ; en effet, il m'arri-
 vait jusqu'au nez ; demande celui d'Achille, vous devez
 avoir la même tête » . Le lendemain j'étais devant
 M^r. Weber, très accueillant. « que désirez vous ? »

« un emploi d'opérateur, si possible car je n'ai pas de
 ressources et, comme mon ami Hauser j'ai les 3 examens
 d'Etat à passer - « Où voulez vous aller » . « n'importe
 où pourvu que je puisse venir 3 fois à Paris. » -

« Eh bien, revenez dans 4 jours, un de nos compatriotes ,
 le docteur Haeslin, de Marseille vient à Paris chercher
 un opérateur, vous lui plairez certainement. » -

— Tout joyeux je viens annoncer la nouvelle à Calame.
 et lui rendre sa veste - « Conservez la, je n'en ai pas
 besoin, tu me la rendras après. » -

- Au jour et à l'heure fixés j'étais présenté au docteur ; avec
 l'accent allemand il me dit, « vous me plaisez, vous me
 ressemblez », en effet j'avais la même barbe que lui et de
 même couleur. « vous savez bien travailler ? Oui

Monsieur — je suis sorti N°1 de la première école dentaire de France — « Combien voulez-vous gagner ? Monsieur vous le jugerez vous-même — Je vous donnerai 400 francs par mois la première année — j'accepte — Vous voulez venir à Marseille ? — « oui Monsieur mais j'ai 3 examens à passer — « eh bien vous viendrez les passer mais j'ai besoin de vous tout de suite, tenez, voilà pour votre voyage et il me remit un billet de 100 francs — à cette époque le billet simple coûtait 43^f.10 — 863 Kil. — Enfin ! je sortais de l'Ornière ! —

Quelques souvenirs de Paris -

Pendant les mois de juin et mai 1896 on avait construit aux ateliers Lachambre, à Clichy, le ballon qui devait emmener Andrieé et ses compagnons au Pôle Nord — Lors de mon séjour chez le pharmacien Laisné, celui-ci qui'était adjoint au maire me procura un morceau de l'étoffe de soie caoutchoutée de ce ballon qui partit le 11 Juillet 97 mais qui ne revint pas —

Ces cours de ma 3^e année d'école, n'étant plus chez Germain, j'ai plusieurs fois trouvé des appareils que

j'allais faire et cuire le soir chez Lemaire, près de la Bastille.
 - je rentrais chez moi à minuit par le tram à chevaux de la
 porte Clignancourt - j'y ai commencé, mais pas fini un
 appareil modèle dont Lemaire avait fait l'original -
 - Il était destiné à un homme de 25 ans auquel, sous
 prétexte d'une tumeur épithéliale, on avait enlevé la moitié
 de la mâchoire inférieure ; alors que c'est une affection
 de l'âge mur - Or, le ptérigoidien empêchait les dents
 de se rencontrer ; pour les ramener en place on avait
 fait une cage de platine avec une glissière, laquelle
 supportait un énorme boudin de caoutchouc pour
 soutenir la lèvre inférieure et la joue. —
 — En 3^e année j'ai fait aussi un redressement important
 puisqu'il s'agissait de ramener en arrière une canine
 après avoir supprimé la 1^{re} petite molaire ; le sujet
 avait 16 ans - l'appareil emboîtait les 4 molaires suivantes
 pour tirer la canine avec un caoutchouc - or, j'ai eu la
 surprise de constater que ce sont les 3 molaires qui ont
 avancé sans déplacer la canine.

En juillet 97, après la sortie de l'école et avant de
 prendre le remplacement d'Alonzières, comme je n'avais
 guère reçu que des félicitations j'ai résolu de me ré-
 compenser moi-même, de façon plus substantielle

en m'offrant un petit voyage : à Bruxelles, en train de plaisir pour 11 francs 80 - pendant les 5 jours j'ai eu le temps de bien voir Bruxelles, d'aller à Ostende où j'ai admiré la reine des plages et d'aller jusqu'à Cologne où j'ai fait l'ascension de l'une des tours, seulement jusqu'à la base de la flèche parce que les premiers échelons commencent à 4 mètres de haut - j'y ai vu la grosse cloche, la 2^e du monde, après celle du Kremlin, et qui a été fondue avec les canons pris aux Français pendant la guerre de 1870 - j'aurais aimé aller jusqu'à Berlin mais il m'aurait fallu 2 jours de plus -

- De cette belle ville, renommée pour ses eaux parfumées je tenais à en rapporter un échantillon à ma concierge ; or, j'avais oublié de changer un peu de monnaie et les commerçants n'acceptaient pas celle de France - à la gare, l'employé au guichet me fit accompagner au premier étage, au buffet des premières classes où, sans rien consommer, on m'a changé scrupuleusement ma pièce de 20 francs ! - pour la première fois j'ai constaté que nous n'avions pas, en France, le monopole de la courtoisie !!

Pendant la 3^e année d'école, chaque élève doit exécuter un dentier complet et un redressement, les fournitures étant à charge de l'école. - Je n'avais pas apporté à mon complet tout le signolage voulu ;

au moment où M^r Barrié me donnait la note, Rommet, qui regardait le dentier fit cette réflexion : « Si mon mécanicien me faisait du travail pareil je le foudroie à la porte ! » on devinait l'ancien mécanicien devenu professeur ! — — — Pour mon redressement j'avais choisi une jeune fille de 17 ans - M^{lle} Hoffmann, parce qu'à cet âge la bouche a fini son développement et parce qu'il n'est pas agréable de soigner les enfants ; elle avait les 2 incisives latérales supérieures complètement en amorce des autres et il s'agissait d'écarter les canines pour les ramener à leur place normale.

- j'ai fait 3 appareils au cours des 6 mois qu'a duré l'opération et je n'ai réussi qu'à lui rendre toutes les dents antérieures échanclantes ; il aurait fallu des arcades métalliques pour les maintenir, pendant plusieurs années —

- Au moment des examens et pour obtenir ma note, j'eus allé chez elle, rue Heurtaux à Clugny-les-Lions et je me souviens que la mère de la jeune fille me dit « Monsieur, il est 7 heures moins un quart, il faut rentrer à Paris avant la sortie des usines ; après 7 heures c'est dangereux ! en 1897 il y avait déjà des apaches !! —



LIBROS en blanco, Copiadores y
Libretas marca "BALANZA" - Utiles
de escritorio - Textos y obras de
consulta para Medicina, Derecho,
Arquitectura, Ingeniería, etc.
Para los cursos escolares su niño
hallará todo lo que necesite.



cuadernos "Centenario"

LOS MEJORES